

Jean-Yves Cendrey

Oublier Berlin

Carnets



P.O.L

Extrait de la publication

Oublier Berlin

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

Principes du cochon, *roman*, 1988.

Atlas menteur, *roman*, 1989.

Les morts vont vite, *roman*, 1991.

Jean-Yves Cendrey

Oublier Berlin

Carnets

P.O.L
8, villa d'Alésia, Paris 14^e

© P.O.L éditeur, 1994
ISBN : 2-86744-413-6

« Alors qu'enfant, on avait à vaincre la résistance des *lois du monde*, on se heurte maintenant dans chacune de ses entreprises, à une objection de l'esprit, de la raison, de sa *propre conscience*. »

Stirner, *L'Unique et sa propriété*

« Pluie, soleil, ou neige Berlin a jamais fait rire, personne » !

Céline, *Nord*

France, 15 novembre 1992. *Nouvelle nuit de violence à Cottbus. Le défolement des riverains de Rostock. Allemagne : profanations. Racisme : les vieux démons se sont fait des têtes de skinheads.*

Vaches de prolégomènes ! Avec des détails pas digestes.

Novembre 1990. 50 skinheads tuent un Africain dans une discothèque à Eberswaldefinow. Cette année-là, 270 agressions racistes sont recensées en Allemagne. Juillet 1991. Au cours d'une descente de skinheads sur un foyer de Magdebourg, un Arabe est grièvement blessé.

Le mois suivant, le même foyer est incendié. Septembre 1991. L'attaque du foyer de Hoyerswerda (Saxe), les 20 et 21, déclenche une vague d'agressions et d'incendies dans tous les Länder. Octobre 1991. Le 3 : le premier anniversaire de l'unification est marqué par d'innombrables attaques de foyers. Deux fillettes libanaises sont très grièvement brûlées à Hünxe, à l'Ouest. Novembre 1991. 200 skins berlinois attaquent un foyer après un match de foot : 35 blessés. En 1991, 1 483 attaques sont recensées. Janvier 1992. Des inconnus tirent sur un foyer la nuit de la Saint-Sylvestre à Haldensleben (Magdebourg). Août 1992. Émeutes de Rostock : des skins, soutenus par la population, attaquent le foyer de demandeurs d'asile pendant cinq nuits consécutives. 244 arrestations, 65 policiers blessés. Les émeutes racistes gagnent une vingtaine de villes allemandes. À Berlin : explosion d'une bombe devant le mémorial aux victimes de l'Holocauste. Depuis le début de l'année, environ 1 800 actes de violence ont été commis par

l'extrême droite et ont déjà fait dix morts et des dizaines de blessés graves. (Libération du 9 novembre 1992.)

Des chiffres qu'on doit pas à l'office allemand du tourisme. Qui labourent comme du barbelé. Bien fou qui irait s'y frotter. Surtout en compagnie de ses amours métisses, femme et enfant. Et dans moins de deux mois : on ira. Berlin pour un an. Une occasion en or. Désormais on la juge de bronze. Nous demandant si elle va pas virer mâchefer. Tomber en poudre aux yeux. Larmes et limaille. L'occasion que peut-être il serait pas sot de laisser passer. Peut-être l'occase à la manque. Celle à manquer ou sinon gare ! Queue et pavillon bas. Des remords plein le tronc. Alors : bien fou ? Fallait d'urgence m'interroger. Seulement voilà ! La fête foireuse. Pisse ou guimauve sentir les choses c'était le hic. Flonflons sirènes rires ou injures comment s'entendre avec soi-même ? Qui qui décroche la grosse peluche ? Qui qu'on roue au cul du camion ?

Et moi et nous dans l'attraction vomira-t-on ? Croire ceci et puis imaginer cela et puis recroire avec toujours le sentiment de se foutre le nougat dans l'œil. Les questions tournaient dans ma boîte comme les pipes d'un stand de tir et j'en tombais pas une. J'ai fini par me dire : Va coucher ça, hé cafouilleux ! T'as le cigare enfumé !

Ça y est enfin. Je me suis mis entre mes mains. Sur un torchon de papier. Et je me tire les vers.

Du coup l'appréhension macère plus. Elle dit ses noms. Au fond il a jamais vraiment été question de reculer. Reste à ne pas y aller à reculons, en Allemagne. Et puisqu'on y va, sachons clairement pourquoi on se refuse à ne pas y aller.

La monnaie. Certes. Mais en la circonstance on pourrait se permettre de la laisser échapper sans dégâts. On est loin des abois.

La curiosité. Oui. Pas la même que pour Rome hier ou Barcelone avant-hier. Aucune

excitation géographique ce coup-ci. Curiosité sociale avant tout. Et puis ma foi voilà ! Ça suffit pour se faire la malle. Ça n'a jamais été plus compliqué, plus fantasmé que cela. Ici, là, ailleurs : d'accord. Partants ! Et comme toujours : plutôt demain qu'après-demain. Vite !

« Où ça ? – Berlin. » Quand on annonce la destination des tas de zyeux se font tout ronds. Partir, c'est bien, ça fait de chouettes biographies et de jolies chansons. Mais partir à Berlin... porter sa fraise à Berlin... en ces temps... Ça déclenche pas des jalousies folles. Non non.

« Et vous ne craignez pas... ? » Combien de fois entendu ça ? Et combien de fois à l'entendre d'ici le départ ? Et je parie panique chez nos familles dès qu'elles sauront la bonne nouvelle.

Berlin chante plus à personne. Et fait peur à pas mal. Aïe Aïe Heil ! Et par Machin j'ai même eu droit à un délire germanophobe de premier choix, le rêve d'un grand désert entre

France et Pologne, la bocherie soufflée à l'atome, vlouf ! Une bonne fois. Plus un doryphore pour marcher sur nous, lui coller des furoncles au foie, à lui, gros choléra de boutiquard dont la xénophobie était pas démêlable d'un poujadisme doré sur tronche. Sa gueule d'atmosphère.

Franchement à la frousse ou l'hostilité l'atmosphère. Voir comme on a agité le chiffon allemand sous le nez du taureau référendaire durant la fêria de Maastricht, en septembre dernier. Et agité les spectres. Et du coup mon bocal.

Résister aux sollicitudes. Rassurer ceux qui parfois te donneraient le sentiment que tu pars à la guerre. Mais c'est drôle comme ça devient peu rassurant à la longue d'avoir à régulièrement rassurer des gens sur son propre avenir, dont on ne sait rien de plus qu'eux, ou si peu. C'est également fort drôle comme les très rares qui, ayant applaudi franchement à ce départ, cherchent très vite – trop vite – à te rassurer

sitôt que tu abordes les troubles d'outre-Rhin. C., l'amie française de Berlin, R., l'ami allemand de Paris : l'affectueux empressement qu'ils ont mis à nous dire « N'ayez crainte ! Bien sûr ceci, évidemment cela, mais n'ayez crainte ! », avait un petit quelque chose de préoccupant. Et pour mieux nous reconforter, nous qui n'étions aucunement dans l'alarme mais seulement désireux d'évoquer la situation là-bas, ils nous ont chacun raconté une histoire de skins (un ami de R., Allemand bon teint, se fait démolir le portrait sur un pont ; C., Berlinoise faite, et un ami, au franchissement d'un pont, subissent des provocations), afin de nous prouver qu'il n'y a nul besoin de présenter une dégaine ou une couleur de peau étrangère pour ramasser des gnons, se payer la grosse peur.

Nous partirons au moins tranquilles sur ce point. Et nous éviterons les ponts.

J'existe. Plus j'apprends à marcher et moins je suis bavarde et si je lance la balle c'est juste

pour faire plaisir à mes parents qui veulent jouer mais si la balle roule loin de moi je vais la chercher ce que je ne faisais jamais et la lampe de chevet et la radio m'occupent énormément et je ne m'attaque plus aux livres de la bibliothèque et je consulte les miens chaque jour et je me rebelle moins pour la toilette et si elle se termine par des tortillons de coton dans les oreilles je défaille de bonheur et je manque encore de patience avec les bâtons de coloriage mais je peux demeurer une heure en solitaire dans le carton à chaussettes et je commence à regarder ours et poupées autrement que comme des projectiles et je dis ma-ma pa-pa ta-ta to-to et ce matin j'ai dit diégo et j'ai bien vu que tout de suite mes parents ils auraient aimé en savoir plus sur ce diégo.

Je marche ! J'étais couchée et puis je me suis levée pour tenir un grand discours au portillon et papa et maman ont donné de la lumière et sont montés discuter avec moi et hardi petite ! je suis allée de l'un à l'autre toute seule une fois

deux fois trois fois six fois en riant beaucoup et l'émotion était très très grande.

Comme je marche je peux à nouveau bavarder de tout mon cœur.

Comme il pleut ! On n'y voit que gouttes !

Quillebœuf le bac rouge et les tuyaux de Port-Jérôme et mes parents ne partagent pas leurs gâteaux au chocolat parce que ça me serait mauvais de grignoter qu'ils disent et moi je suis plus généreuse et par exemple maman me tend mon biberon et je le goûte et puis je lui mets à sa bouche mais enfin un gâteau j'en ai eu un pour me consoler de ma grosse bosse de chute. Ah ! diégo ! diégo ! diégo ! ce qu'il ne faut pas faire pour un malheureux petit-beurre !

Trouville avec la mer toute timide et toute plate au loin et l'air tout bleu merveilleux et nous avons gagné le bout sauvage et on m'a mise en léger et j'avais des kilomètres lisses et des flaques rien que pour moi et juste on m'empêchait de manger les coquilles mais je

n'aime pas qu'on m'empêche et alors pour le montrer j'avalais à toute vitesse des pleines poignées de sable et il est dix heures du soir et pourtant je fais la fête et je chante sous mon petit toit.

23 novembre. Je ne m'étonne pas de cette semaine mangée sans que j'aie piqué au torchon. Plus une ligne. C'est comme tranquille. Alors pourquoi s'ausculter. Risquer de tomber sur une bile. Une rage couvée.

Crime antisémite en Allemagne. Un homme a été brûlé vif, le 13 novembre à Wuppertal, par deux skinheads qui croyaient que leur victime était juive.

Là s'il en faut des lignes ! Mettre la main au truc ! Fumiers ! Grincer des crocs tellement on souffre, tellement la haine décore la bouche. ... *toutes les côtes de la victime étaient brisées...* me coupe le souffle. ... *vident une bouteille de schnaps sur le corps agonisant et mettent le feu.* De schnaps ! Pas scotch, co-

« Ça y est enfin. Je me suis mis entre mes mains. Sur un torchon de papier. Et je me tire les vers. » Et il est pas joli joli l'état d'esprit à la veille du départ, tout écrasé de pluie et remué par les morts, ceux de la rue, ceux du journal, des tas là-bas, au bout du voyage.

A Berlin, j'ai eu beau, chaque matin, copieusement graisser mon humour, il a toujours grincé, incapable que j'étais, à l'inverse du gros de la compagnie, de me foutre du feu, de me foutre du sang, de pas pressentir le pire. J'ai fini par le perdre, mon humour. C'est ma fille qui l'a retrouvé, et elle s'est amusée avec.



79 F
936151-7
ISBN : 2-86744-413-6
05-94



DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIS